

Dr. Foudil Dahou
Dr. Salah Khennour
Université de Ouargla, Algérie



Résumé

Toute tentative de communication s'avère une entreprise de conviction profondément humaine parce qu'elle empêche l'homme d'être indifférent à l'homme. Cette conviction est une prise de conscience dont l'enjeu est justement le développement humain des Etats-nations et partant des peuples dans leur personne « victime » de l'insécurité linguistique.

Contrairement à ce que l'on pense, une justice linguistique se donne à revendiquer car elle constitue, dans l'acte de rencontre culturelle, une certaine forme de légitimité intellectuelle dont l'absence est anxigène. C'est pourquoi la promotion d'un no man's land des langues et des cultures est à réaliser pour un développement humain. Du discours de l'Etre au discours du Devenir, la Parole des peuples réalise la vocation de l'Homme : se dire à l'Autre.

Mots-clés : *insécurité linguistique, communication, langue, culture, justice linguistique.*

Abstract

Every attempt of communication reveals to be a deep human conviction because it prevents man from being indifferent to himself. This conviction is a complete awareness of the human development of State-Nations and is beginning from people in their person "victim" of linguistic insecurity. Contrary to what we think, a linguistic justice is given the right to revendicate, because it constitutes, in the act of cultural contact, a certain form of intellectual legitimacy whose absence is stressing. That is why the promotion of a no man's land of languages and cultures must be realized for a human development. From the discourse of being to the discourse of becoming, the speech of Nations realizes Man's wish: to be told to the other.

Key words : *intellectual linguistics, communication, language, culture, linguistic justice.*

La tendance à réfléchir le comportement langagier exprime cet éternel souci de l'espèce humaine en mal de communication, à se rechercher des moyens phonologiques et phonétiques de séduction : quand l'homme se retrouve incapable de convaincre, il développe alors sa faculté maîtresse à tenter de persuader. Parce que l'homme le sait, il ne se le pardonne jamais : en effet, «*le langage est une lutte permanente entre le besoin d'exprimer la complexité de la pensée et le désir de maintenir la simplicité de l'expression*». ¹ Là réside toute la raison d'être de la prosodie et de la syntaxe au service de la communication et de l'écriture.

Dans la logique communicationnelle la plus élémentaire, la maîtrise de la syntaxe d'une langue étrangère, par son appareil prosodique, se veut la redécouverte de son sceau culturel, celui-la même qui prédestine le développement de la conscience phonologique dès le plus jeune âge pour revivre l'ineffable expérience de la parole première. De cette parole porteuse de l'étincelle d'humanité, les formes prosodiques façonnent la hiérarchisation de la pensée. De fait, *quelle confrontation de la prosodie et de la syntaxe ?* Un tel questionnement constitue un prélude à la dimension pragmatique du langage humain à partir de l'aventure mystérieuse d'une prosodie en perpétuelle construction, en renouvellement jamais achevé pour la plus grande richesse du folklore linguistique de l'homme en rencontre avec son semblable. Car au cœur même de la prosodie se révèle la syntaxe de l'âme humaine, son émotion et sa plénitude d'être et de devenir.

Communiquer, c'est déjà être au cœur même de l'altérité ; écrire, c'est la redécouvrir autrement avec, paradoxalement, plus de compassion mais aussi de frustration et de peine à se dire et redire au travers de la puissance, jamais contrôlée, des mots du quotidien. Qu'elle soit faite de différence et de complémentarité plutôt que d'opposition, l'écriture de l'altérité souffre de l'incompréhension des signes linguistiques et culturels qui affirment, pourtant, leur complicité dans l'éternelle expression de la sympathie et de l'antipathie éprouvées à l'égard de soi et de l'autre, vis-à-vis de sa personne propre et de celle de l'autre qui nous fuit dans les égarement du dialogue de l'impossible. ²

Trois entités sont intimement liées dans notre être et notre devenir : *l'identité, la langue et la culture*. Elles autorisent et interdisent, selon l'humeur de l'écriture, vagabonde ou en exil, la rencontre tant attendue et désirée, pourtant immanquablement et irrémédiablement refoulée dans le temps et l'espace : qu'est-ce que *l'écriture* et son pouvoir de signification dans cette quête qui n'est autre que celle du *moi*, perdu dans l'incommensurable étaiu des frontières humaines, pensées par discrimination et égoïsme ? Faut-il attendre en espérant naïvement une vaine *reconnaissance*, vouée à s'épuiser inutilement dans le langage du corps ?

Dans l'étrangeté de l'écriture réside le pouvoir de l'exorcision : l'écrivain supplie sa subjectivité de conjurer le sort narcissique des mots qui libèrent et qui emprisonnent au gré de la fantaisie des hommes, qui s'est faite critique. L'écrivain se réjouit de ne pouvoir dire la souffrance d'avoir été et l'angoisse de devenir autrement que confiées aux circonvolutions d'une phrastique, consacrée style par la puissance de la lecture. La solitude appelle de sa voix de

sirène les écrivains en déperdition ; pour eux, elle s'est faite autobiographie. Un mal autographique ronge la conscience du démiurge au nom d'une catharsis prometteuse d'apaisement : la plume se substitue au fusil pourtant tous deux ne sont que le prolongement de la main qui, un jour, éveilla l'esprit des ténèbres. Cela se nomme la résilience. La plume est alors devenue instrument d'indiscipline au cœur même de la première indécision.

L'écriture autobiographique saura-t-elle être le refuge d'une conscience longtemps tue ou bien l'exil d'une âme en peine d'avoir trop longtemps servi le désir des autres ? L'enfance a connu le fusil, l'âge adulte tente de retrouver la plume du premier grand amour d'une vie opprimée. A l'horizon *des mots*³ se profilent les bénéfiques existentiels d'un être d'évasion, en quête d'une convergence des sens que l'interprétation et la surinterprétation spolient de la possibilité de dénoncer le fracas des armes et le suivisme.

Il existe une énonciation légiférante qui, par sa transcendance, libère nos consciences d'hommes et de femmes de l'indécision de la parole et de la langue. Elle régule nos divergences d'opinions par sa force de véracité, au-delà des polémiques et des contestations. Pourtant, il existe également une autre énonciation semi-légiférante qui appartient aux expériences vécues des premiers âges de l'humanité en société ; une énonciation forgée par le folklore des peuples dans leur volonté de s'inventer des mythologies à la mesure de leur puissance de discrimination et en réponse à leur dérision face à leur soif de domination. Avec la communication est venue l'ordre de l'argumentation : l'homme et la femme s'affrontent sur le terrain du dire ; chaque victoire remportée sur l'autre se fige structurellement en une parole parémique soumise à l'oralité et à la tradition. Chaque formule consacrée s'impose dans les esprits des hommes et des femmes en témoignage du regard de l'autre porté sur soi.

La subjectivité est de ces raisons majeures qui nous poussent à la révolte des sens et au rejet temporaire de l'entendement. Le dire parémique compose son expression motivée dont l'achèvement, dans l'apothéose d'une structure figée, se proclame à l'instant de l'énonciation. L'image de la femme représente le souffre-douleur de l'homme en mal de domination après le rite initiatique du patriarcat. La représentation de la femme s'est mue au cours des âges de la mémoire pour devenir le principal foyer de l'art. C'est pourquoi, la force de la femme est d'ignorer superbement la parole masculine, parce que, justement, elle a toujours le dernier mot, et comme Echo elle ne possède que celui-là.

Quelle stratégie d'écriture pourrait-elle rendre au plus juste la rencontre du mythe et de l'interculturel sinon celle de l'intertexte ? Quelle technique de lecture accepterait-elle de se compromettre dans la quête du sens sinon celle de la compréhension interprétative ? Le fait culturel se donne à redécouvrir et à relire dans l'évanescence du fait littéraire qui dit toute la déperdition de l'identité, au cœur de la différence et de la diversité des signes linguistiques.

L'approche de l'interculturel ne peut être qu'une *extraordinaire aventure*, qui appelle à une praxis des signes au-delà de toute philosophie travaillant à leur égarement sémantique. Que le texte littéraire, en rencontre avec le mythe

des origines, soit prétexte et intertexte, cela ne peut qu'inciter à *dévoiler certains secrets dissimulés dans les méandres de l'écrit*. Pourtant, la saisie de l'hétérogénéité exige le pouvoir de lire l'être dans sa volonté de savoir. La modernité, en délire, se doit de témoigner, au-delà de la mondialisation réductrice, du caractère humain de la diversité culturelle⁴ : *l'écriture en est-elle l'expression manifeste ?*

La dichotomie de la symbolique de l'animalité et de l'humanité compose une véritable ascension intellectuelle dans le monde des signes linguistiques ou plus justement poétiques, qui créent trois univers parallèles, trois dimensions d'un unique plan de démonstration : l'image, l'imagination et l'imaginaire.

Le génie de l'écrivain consiste alors à écrire un scénario poétique où se révèlent la magie, le charme et la séduction de l'image animale⁵ porteuse de silence et de bruit, au coeur de la polyphonie de l'inconscient collectif, avec le désir secret de relire une *vérité mythique* accessible, grâce à la seule initiation de la sensibilité à redécouvrir en intelligibilité. De fait, la force sémiotique de la structuration des signes réinterroge le bestiaire et son fonctionnement dans l'imaginaire de l'écriture.

L'écriture compose la première sorte d'anti-solitude que connaisse l'esprit humain dans sa conscience du monde. La digression constitue une contre-parole à la recherche de la raison humaine s'interrogeant et se forgeant une mythologie du discours, qui bouleverse le récit, l'Histoire et l'érudition. La digression donne à la parole subjective le pouvoir de s'écrire au nom du savoir et de la connaissance perdus dans les limbes de l'ésotérisme. L'ésotérisme est l'histoire de l'humanité retrouvée dans l'érudition supérieure ; celle qui se donne à lire dans les signes éternels d'une cosmogonie à l'échelle de la personne.

La personne humaine se berce au rythme du Pendule⁶ qui soutient l'Ordre de l'Univers, tel que repensé par la semi-compréhension de l'Homme.

Pourtant, l'énigme primitive se redécouvre aux détours de chaque signe ésotérique, transmuté en signe linguistique, que l'anthropologie apprend à relire dans l'inconstance humaine. Les dimensions communiquent alors au-delà de l'entendement.

Le Pendule préserve le texte de l'écoulement du temps, en invoquant justement la digression qui libère l'écriture et prépare le réveil du texte du silence des signes linguistiques, par la puissance de l'acte de lecture - texte inscrit dans le silence par le pouvoir de l'écriture, et qui dit conséquemment la force des Templiers dans le délire de la contemporanéité *de sorte que l'œuvre produite semble être le projet de reléguer toutes les autres dans un musée*.

La manipulation du verbe est inouïe, et seul l'encyclopédisme pourrait prétendre étancher la soif de savoir du thaumaturge grâce à la légitimation d'une *faculté de littérature* soutenue par le *pouvoir incantatoire du mot*.

Si le rire est le propre de l'Homme, l'humour⁷ est la manifestation de la conscience humaine prise dans les tourments de l'indécision, face aux déboires et aux vicissitudes des régimes totalitaires. Si le rire est le propre de l'Homme, la dérision se présente comme remède contre la tendance victimaire des opprimés en mal de répliques cinglantes. Le propre de l'Homme se transforme alors en humour aux tons des plus divers et aux couleurs des plus variées. De celles-ci, « *l'humour noir est un rire insultant qui part du fond du moi révolté, provoque et défie l'opinion publique et le fatum classique* »⁸. C'est pourquoi au-delà de la désinvolture et de la gratuité, l'artiste développe tout un contre-discours dont son nom même porte l'originalité de la symbolique mais qui, par le jeu du langage et sa puissance, s'ouvre à l'universel grâce justement à l'hétérogénéité identitaire du public - un public de l'altérité revendiquant la rencontre des langues et des cultures. La caricature langagière humoristique possède cette force de persuasion que l'éloquence de la vérité toute crue envie à la trivialité, parce que l'Homme n'est jamais aussi sérieux que lorsqu'il se rit de sa personne et de son intimité. L'artiste est indubitablement là pour la métamorphoser en *extimité*.

« (...) *Il ne peut être question d'explicitier l'humour et de le faire servir à des fins didactiques. Autant vouloir dégager du suicide une morale de la vie* ».⁹ Pourtant, par son entremise, l'artiste véhicule son mal être et sa blessure et dit toute son amertume et sa solitude, dans l'exil des mots et des sociétés : la dénonciation est un acte de courage qui exige l'abandon de soi et la perte des autres ; c'est pourquoi la fiction est là pour nous aider à nous regarder chaque matin dans le miroir de notre quotidien, depuis longtemps en délire, parce que nous avons voulu usurper la faculté humaine de se dire la bonne parole. Celle, qui loin de nous blesser, dans notre amour propre d'humanité, dérange en nous un orgueil débile, détruisant à petit feu notre individualité et notre personnalité originelles en prises avec l'injustice d'un progrès social fait de marginalisation, d'insécurité linguistique et culturelle, que nous nommons aujourd'hui mondialisation. L'artiste est là pour dire que tout va mal dans le pire des mondes que seule la baraka sauvera.

Tout texte est l'objet d'une perpétuelle méprise d'interprétation parce que traître à la logique de la pensée énonciatrice, qui s'égare constamment dans l'univers culturel d'appartenance. Entre le crissement de la plume et le bruissement du calame, l'écriture est en quête d'une âme en naufrage ; elle se recherche une raison graphique ouverte sur l'appréhension d'une sémiologie du signe linguistique. L'orthographe dit toute la solitude de la langue que sauve l'écriture *domesticatrice* de la pensée sauvage. C'est pourquoi la préhistoire de l'écriture est d'abord celle de l'oralité vivant dans la parole et la mémoire des hommes, au nom de la religion. L'ésotérisme de l'alphabet transcende l'esthétique intrinsèque du tracé : de la plume au calame ; du calame à la plume, l'évolution humaine se retrouve au centre d'une raison linguistique en échec, perdue entre le *monolinguisme halluciné* et le *bilinguisme aliéné*. La critique de l'écrit compromet les pratiques des consciences autoriales pénétrées de cette énigme, de ce mystère des premiers âges de l'humanité auquel restent sensibles les seuls poètes en délire, et les rares initiés à la symbolique graphique forte d'une expression tridimensionnelle.

La puissance de la lecture contrecarre la guerre froide de la désinformation : le lecteur est une espèce de prédateur des signes imprimés que la technologie tente d'opprimer au prix dérisoire de la déconsidération. C'est pourquoi, elle est par définition la première des quatre capacités maîtresse de l'humanité, qui construit et détruit des empires entiers par sa force d'invocation et de mobilisation des masses qui font les révolutions. La lecture se donne comme accomplissement de soi et de l'autre en communication. Elle réalise la présence des êtres et des choses au cœur même de leurs multiples absences. Elle préserve le souvenir qui garde jalousement et secrètement le désir de compréhension de l'univers, dans la beauté de la création. C'est pourquoi, la lecture mérite réflexion et méditation, parce que complice fidèle de notre pensée à travers l'histoire périlleuse du savoir et l'aventure critique de la connaissance.

La faculté de lecture est une capacité maîtresse de génération du sens. Elle compose également cette ultime et première phase de l'être et du devenir de l'homme transformé en écrivain au *sortir* de sa solitude affective et de son *entrer* dans la conscience du monde. Lire constitue un acte de lucidité et de pouvoir de décision, car fondé sur la connaissance des êtres et des choses. L'écrivain s'affirme et épanouit sa personnalité ouverte à l'humanité en questions. Il n'y a pire condition que celle de *ne plus savoir lire* car elle constitue une mort de l'âme et de l'esprit avant la Mort du corps.

« *Ce qui caractérise l'homme, ce n'est pas tant le fait de faire des plans, de recourir à la pensée symbolique, que d'extérioriser, de communiquer ses plans, d'opérer des transactions portant sur ces produits de la pensée symbolique. Et, c'est précisément ce genre d'activité qu'encourage, que transforme et même transfigure l'écriture* ». ¹⁰

Notes

¹ Locke David M., «Le pouvoir de la phrase », *La grande anthologie de la science-fiction [Histoires de la 4^{ème} dimension]*, Paris, Le Livre de poche n° 3783, Librairie Générale Française, 1983, p. 75.

²Cf. Djébar Assia, *Les Nuits de Strasbourg*, Coll. « Un endroit où aller », Paris, Actes Sud, 1997.

³Cf. Khadra Yasmina, *L'Imposture des mots*, Julliard, Paris, 2002.

⁴Cf. Maalouf Amin, *Samarcande*, Ed. Originale J.-C. Lattès, 1988 [Le Livre de poche, 1989].

⁵Cf. Baudelaire Charles, *Les Fleurs du Mal*, (édition augmentée, Paris, Michel Lévy, 1868, [Bookking International, Paris, 1993].

⁶Cf. Eco Umberto, *Le Pendule de Foucault*, Paris, Le Livre de poche n° 4301, Grasset, 1990.

⁷Cf. Fellag Mohamed, *Djurdjurassic Bled*, Alger, Casbah, (2000) 2005.

⁸ Carrouges Michel, [notes de lecture].

⁹ Lichtenberg, [notes de lecture].

¹⁰ Goody, *La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1979, p.263.